

DEUX ROMANS DE GUERRE LE CULTE PARADOXAL DE L'HÉROÏSME

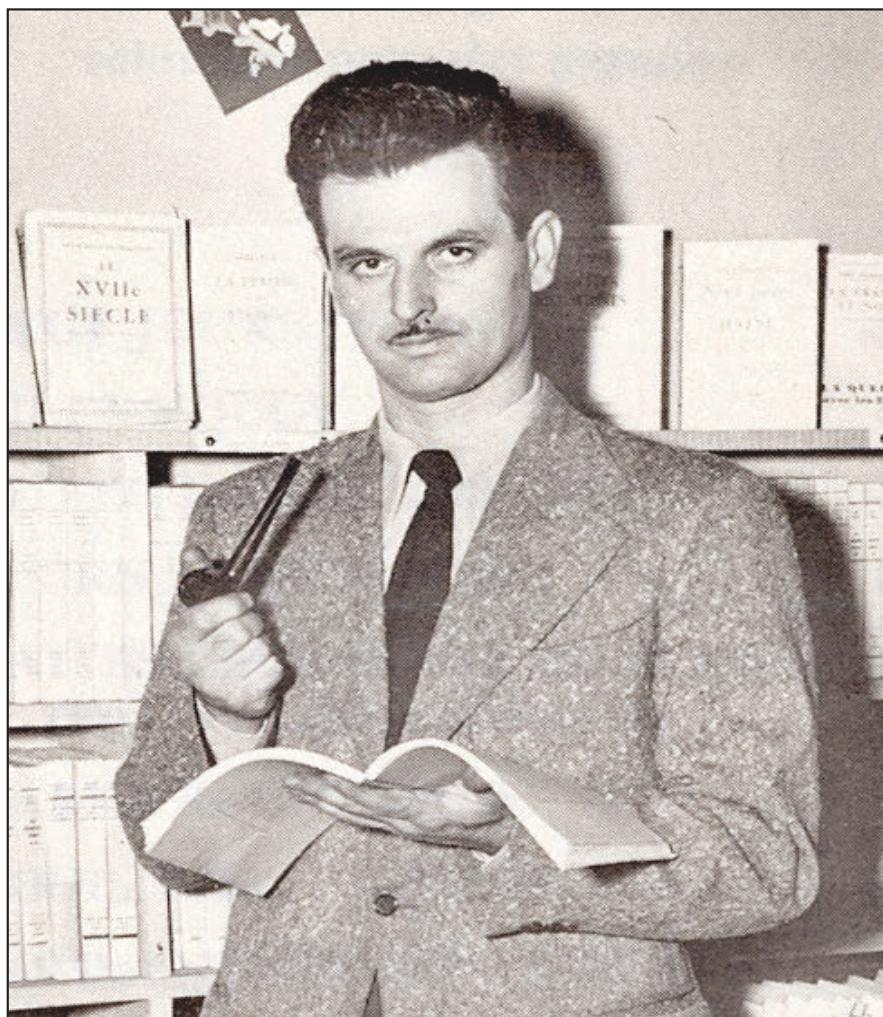


KEVIN COHALAN
MEMBRE DU CA DE LA
SHP

Sur le 1,1 million de Canadiens qui ont porté l'uniforme pendant la Deuxième Guerre mondiale, de 15 à 20 % étaient des Canadiens-Français. Dans l'armée seule, infanterie et artillerie, il y en avait 94 000 : des engagés volontaires, dont près de 55 000 du Québec, qui ont été déployés hors du Canada.

Cent mille méconnus. « Longtemps, souligne l'historien Sébastien Vincent, la figure de l'engagé volontaire a occupé une place marginale dans la mémoire collective du Québec. » Dans la foulée de la Révolution tranquille, « les porte-étendard de l'affirmation nationale québécoise rejettent la portion canadienne de l'histoire du Québec, marginalisant du coup les institutions fédérales comme l'armée... La figure de l'engagé volontaire et ses faits d'armes tendent à s'effacer... au profit de celle du déserteur, figure emblématique de résistance à une guerre jugée impérialiste par les tenants du néo-nationalisme québécois. » (Pourtant, comme l'a bien dit Samuel Johnson, tout homme n'a pas bon estime de lui-même s'il n'a pas été soldat.)

Les romans de guerre aussi, poursuit l'historien, « occupent une place marginale dans la fiction canadienne-française : seuls trois romans se déroulent spécifiquement sur les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale. » Les deux plus



Jean-Jules Richard chez Henri Tranquille en 1948

importants sont l'œuvre des auteurs ayant des liens avec le Plateau-Mont-Royal : *Neuf jours de haine* (1948) de Jean-Jules Richard et *Les Canadiens errants* (1954) de Jean Vaillancourt.

Jean-Jules Richard (1911-1975), autant poète et nouvelliste que romancier, a vécu la campagne de l'Europe de l'Ouest comme fantassin du Black Watch de la rue Bleury. Il a composé son chef-d'œuvre en l'espace de deux mois, en 1947, à la résidence de son ami intime Henri Tranquille (1916-

2005), célèbre libraire montréalais qui a tenu boutique à différentes adresses sur le Plateau, entre autres à l'angle de Roy et Saint-André. Richard publie d'ailleurs en 1970 son roman *Carré Saint-Louis*.

Neuf jours de haine est une œuvre de première qualité : une *Illiade* canadienne, répartie en neuf chapitres qui commencent par le jour J, le Débarquement du 6 juin 1944, et se terminent un an plus tard avec l'occupation de l'Allemagne. Le style

est poétique, elliptique, surréaliste, apocalyptique. (Un des chapitres est le récit posthume d'un soldat, vaporisé pas un obus, qui ne peut quitter le lieu de sa mort avant de raconter à son frère endormi ses dernières heures.)

L'oubli auquel le roman est relégué s'expliquerait en partie par le manque d'intérêt manifesté par l'auteur pour le fait français. Peu attaché au Québec, Richard passait de longues périodes de sa vie en vagabond. Son régiment fictif est « cosmopolite ». Bien que quelques-uns des soldats soient francophones, la langue commune est l'anglais et les figures principales, Noiraud et Frisé, sont respectivement un Albertain d'ascendance ukrainienne et un Ontarien « irlandais mêlé de français ». Henri Tranquille voit neuf personnages représentatifs de neuf régions du Canada. L'auteur lui-même, connu pour ses sympathies communistes, n'aurait vu dans le sentiment nationaliste francophone qu'un « régionalisme » néfaste, posant obstacle à la saine évolution d'un Canada en voie de se libérer de l'impérialisme.

Jean Vaillancourt (1923-1960) rejoint les Fusiliers Mont-Royal de l'avenue des Pins le jour de son dix-neuvième anniversaire en 1942. Le style de ses *Canadiens errants* est plus conventionnel. Le récit évolue au sein d'un régiment fictif francophone engagé, comme celui des *Neuf jours*, dans la campagne de l'Europe de l'Ouest de 1944-1945. Le titre recèle une ironie : les « Canadiens errants » ne seraient que des itinérants. *On est tous des tramps*. Le livre surprend par son emploi pionnier du jargon montréalais : *Baisse-toé donc un peu, maudit câlice ! ... T'es plein de marde, Lanoue ! ... Tu diras au major qu'il aille c... à ma santé !* Une affection pour Montréal transperce : *Comment c'que c'est à Montréal depuis cinq ans ? ... J'sais pas, moé ... La rue Ste-Catherine est toujours à la même place !* Pour l'un des soldats, la ville de Montréal était tout ensemble sa patrie, son royaume et sa terre promise.



Fantassin canadien avec sa bren, Pays-Bas, avril 1945. Défense nationale Canada

Plusieurs éléments sont communs aux deux romans, dont le culte paradoxal de l'héroïsme. Le nirvana du combat — une cinquième dimension, d'après Richard, qui parle aussi de « l'opium de la bataille » — exerce sur certains soldats un attrait irrésistible, même pour ceux qui auraient droit d'en être exemptés en raison de leurs blessures, et ce malgré leur conscience de l'absurdité de la guerre, leur mépris de l'imbécilité organisationnelle de l'armée, et l'omniprésence de la mort.

« Noiraud sait maintenant que la mort a la plus grande partie des atouts dans la guerre. »

les deux romans s'orientent autour d'une série de personnages regroupés en peloton, dont quelques-uns meurent et d'autres survivent. Un personnage supplémentaire s'appelle La bren : ce fusil mitrailleur qui est le meilleur ami du fantassin.

Le retour à la vie civile s'avère pénible : les héros, on en a à la pelle et on ne sait plus quoi faire avec. Noiraud s'enrage de l'injustice du système de « points de rapatriement » : « la bataille, la tuerie, les atrocités, les blessures, la misère et la haine ne sont pas pris en considération. Le service outre-mer n'est pas soupesé suivant ses mérites. Les employés des échelons sont aussi dignes que les combattants. Le système est basé sur la longueur du service. » Revenant à Montréal, Lanoue, le héros des *Canadiens errants*, rencontre son « interviewer », un marin de bureau vêtu d'un élégant uniforme noir d'officier. L'interview dégénère : « Ils roulèrent tous les deux sur le plancher du bureau. Il ne fallut pas moins de deux policiers-greffiers et de deux employés en civil, pour les arracher d'un corps-à-corps si sauvage, qu'il ne semblait pas devoir se terminer autrement que par la mort de l'un des deux. »



Références : Voir Sébastien Vincent, *Ils ont écrit la guerre. La Seconde Guerre mondiale à travers des écrits des combattants canadiens-français*, Montréal, VLB éditeur, 2010.

Henri Tranquille cache derrière le titre *Des lettres sur nos Lettres. Écrivains – éditeurs – critiques – libraires – lecteurs* (Montréal, Bergeron, 1984) un livre entièrement consacré à Jean-Jules Richard et *Neuf jours de haine*. Il ne s'agit pas de la critique littéraire mais plutôt d'un portrait du milieu de l'édition dans le Montréal d'après-guerre.

Le troisième roman auquel Sébastien Vincent fait référence est *Les chasseurs d'ombre* (1955) de Maurice Gagnon, un aperçu de la vie des marins qui escortent les convois dans l'Atlantique Nord. Il y aurait également les *Deux Portes ... une adresse* (1952) de Bertrand Vac (pseudonyme d'Aimé Pelletier, un chirurgien qui, lui aussi, a vécu la campagne de l'Europe de l'Ouest).

Richard Hétu publie en 2006 son *Rendez-vous à l'Étoile* (Montréal, VLB éditeur), roman librement inspiré de la vie de Jean Vaillancourt.